

CONGRESO CONVERGENCIA 2023

Quelle éthique pour la pratique psychanalytique aujourd'hui ?

La pratique analytique à l'ère numérique. Autre éthique?

Adriana Bauab

Je remercie les organisateurs. J'ai trouvé l'appel à ce Congrès extrêmement intéressant, les questions formulées pour réfléchir sur les transformations qui ont eu lieu ces derniers temps, et sur la place qu'y occupent la psychanalyse et son éthique.

L'un d'eux dit ainsi :

Etant donné que les séances en ligne se sont généralisées, quelles sont les conséquences pour notre acte et pour l'élaboration des analysants ?

La psychanalyse, sa pratique, son développement et sa transmission s'enracinent dans des invariants, l'échafaudage de l'éthique qui l'anime. Cependant, elle demande aux analystes d'être perméables aux variantes de leur temps, marqué par les coordonnées de la subjectivité du temps.

Les transformations que l'épidémie de Covid 19 et ses conséquences ont imposées à la psychanalyse persistent à ce jour. L'isolement social que cela impose accélère la prise en compte dans les analyses de gadgets qui, avec leurs écrans et appareils auditifs, deviennent parfois des outils indispensables à leur pratique.

Cela m'a amené à travailler pendant quelques années sur deux objets de la pulsion – le regard et la voix – qui tiennent une place hégémonique dans le sens de la cure, à mon sens, car ce sont eux qui prônent le désir. Notamment en tenant compte de leur mise en jeu dans les sessions en ligne.

Pour l'instant il est vrai que ces appareils, les gadgets, facilitaient la continuité de notre faire. Pourtant, cette question que Lacan nous pose dans la Troisième conférence qu'il donne à Rome pointe à l'horizon : l'avenir de la psychanalyse dépend de ce qui se passe avec ce

réel. Les gadgets vont-ils vraiment devenir fous ? Serons-nous nous-mêmes animés par des gadgets ? Je me demande : quel réel vient de la main de ces dispositifs technologiques et de l'intelligence artificielle ?

Aimer, travailler, le lien avec les autres qui se nourrissait auparavant du face-à-face, s'est déplacé dans une large mesure vers un univers virtuel qui a drastiquement modifié sa dynamique. Actuellement, différentes latitudes, différentes accentuations d'une même langue, différentes langues pénètrent dans les profondeurs de l'analyse. Et la caméra entre dans les maisons des analysants. Quand c'est à la maison... et que ce n'est pas la voiture, ni le balcon, ni une place où se déroule la séance. Les appareils commencent à jouer un rôle important dans l'écoute. Ainsi, lorsqu'une analysante débute une séance au cours de laquelle sa voix est presque inaudible, elle dit : « Mon volume est faible », ce qui l'amène à évoquer son volume corporel réduit, sa silhouette très menue et à se rappeler combien on l'entendait peu dans sa famille de origine quand il voulait parler. Une autre analysante, pendant son temps de séance, m'a appelé sans allumer la caméra. Quel échoué!, dit-il. J'ai répondu qu'il était peut-être temps d'arrêter de regarder : éteindre la caméra ou pour l'analysé de regarder au loin équivaut à laisser libre cours à l'inconscient. C'est pour protéger la grande invention freudienne, la subversion de l'espace, le divan - dire vent - où les mots en libre association ne sont pas emportés par le vent, mais comptent dans le réel. Et c'est, je crois, ce qui soutient l'éthique de la psychanalyse. La valeur hégémonique du mot, élevée au rang de signifiant qui à son insistance donnera à la lettre à lire, la ligne de partage entre désir et jouissance.

L'encadrement strict a subi un changement décisif. La situation analytique, comme j'aime à l'appeler, à la suite de « La direction de la cure » de Lacan, inaugure un espace et un temps hors les murs, où se joue un dire.

L'analyse dans son déroulement signifiant construit et traverse le fantôme qui habite le sujet, fait de restes vus ou entendus, quand il n'avait pas encore sa parole, de se faire entendre. Regards humiliants, cruels ou critiques. Des voix hostiles qui tonnent ou grondent sont la toile du cadre dans lequel se tisse le fantôme. Le fantôme du célèbre texte « Ils ont battu un

enfant » se déploie en ceux qui nous consultent et nous font part de leur autre chagrin, de cette jouissance qui dépasse le principe de plaisir.

Être battu, humilié, puni par un parent, provoque de la jouissance, ignoré, parasite, mais jouissance au final et est la sève qui nourrit la répétition de cette souffrance dans d'autres scènes, avec d'autres personnages.

Rappelez-vous simplement le regard terrifiant des loups du rêve répétitif du patient russe de Freud, Sergueï Pankeyev. C'est ainsi que Lacan y fait référence lorsqu'il nous dit : Si ce rêve de répétition acquiert toute son importance et que Freud le choisit comme central, c'est qu'il est le pur fantôme révélé dans sa structure. Il s'agit du rapport du fantasme au réel. C'est-à-dire avec la jouissance qui retient le sujet. De quel regard s'agit-il dans cette autre scène de l'analyse ? Quelle voix quand ce n'est pas celle du surmoi ? Le désir de l'analyste est-il de savoir faire avec le regard et la voix ?

Le regard qui est mis en jeu dans l'analyse est un regard apaisant, c'est celui qui remplit le rôle de cadre. Ni médusant, ni paralysante, elle n'est pas celle du mauvais œil, ni celle de l'envie. Il s'agit de l'arrière-plan civilisateur, du facteur calme et charmant qui opère la fonction de l'image dans le transfert. Comme dans le tableau "La condition humaine" de René Magritte, il permet au sujet de peindre un autre tableau de son existence.

Une coupure de presse de la clinique

Ernesto a émigré avec sa femme et ses deux jeunes enfants dans une ville étrangère et après un certain temps, il décide de commencer une analyse qui se déroulera par appels vidéo.

Il raconte des changements d'emploi permanents, à plus d'une occasion provoqués par lui, à la recherche de celui qui le satisfasse. Il lui devient de plus en plus difficile de se rendre au bureau à cause de la mauvaise humeur et de l'agacement que cela lui cause. Il décrit des manifestations dans le corps telles que des sensations de manque d'air, de brûlure à la poitrine et de dermatite séborrhéique sur le front et le visage qui lui ont causé beaucoup d'inconfort. Ses symptômes apparaissent lorsqu'il doit rendre compte de son travail à un

supérieur, il ne supporte pas ce stress et le corps le manifeste. Il dit qu'il travaille beaucoup mais qu'on ne le voit pas.

Son père était devenu dépressif après avoir été licencié d'une entreprise à l'âge mûr. Il se souvient de lui calme et critique envers lui. Sa mère n'a pas perdu l'occasion de se plaindre et de regretter sa décision d'aller chercher des horizons dans un autre pays.

Dans une séance, il raconte qu'il a rêvé de son patron mais il ne se souvient pas du contenu du rêve. Il dit qu'il doit chercher un poste différent au travail, il ne sait pas quand parler et bien que parfois il ne soit pas d'accord, il finit par garder son opinion silencieuse et ensuite il ressent cette sensation de brûlure dans sa poitrine et de sueur sur son front. Il pense voir son patron comme un parent juge.

En parlant de cela, il s'exclame soudain : Je me suis souvenu du rêve. Là, il a pu dire ce qu'il voulait, il a confronté le patron, lui disant ce avec quoi il n'était pas d'accord. Et il était soulagé.

Le rêve, via regia à l'inconscient, exprime un désir de se positionner – d'accéder à un semblant ? - qui permet de ne pas ressentir -, ou de dire ce que l'on ressent, surtout au travail où l'on a plus de difficultés. Dites avec des mots ce que votre front et votre corps manifestent avec ces symptômes ennuyeux.

Symptômes qui s'atténuent au fur et à mesure que l'analyse progresse.

Ne pas céder au désir, lire à la lettre, une prescription de l'éthique de la psychanalyse qui, au-delà de la technologie utilisée, soutient l'acte analytique dans le pari pour le sujet.